

santé était bien rétablie, mais la carrière de gymnasiarque lui était désormais fermée. Une certaine raideur dans les articulations paralysait sa souplesse et ne lui permettait plus les exploits aériens avec lesquels il affolait naguère le public.

Il se mit bravement alors à chercher du travail. Mais ici, encore, autre difficulté.

Une grande défiance régnait parmi les populations contre les saltimbanques qu'on considérait généralement comme des voleurs, des êtres immoraux ou des méchants, narguant Dieu et le diable.

Paillasse frappa à toutes les portes, offrant ses mains aux labeurs les plus durs et les plus humbles, surtout à la campagne ; partout, les gens prévenus, fermaient avec stupeur, la porte sur lui. A la fin, il s'offrit au pair, c'est-à-dire, pour la nourriture et l'habillement : même rebuffade.

Ce public qui l'avait adulé, lui, Paillasse, alors qu'il n'était que pitre, le repoussait avec horreur, maintenant qu'il ne lui demandait qu'un morceau de pain en retour d'une journée de fatigues.

Ah ! qu'il avait appris à connaître le monde depuis qu'il avait été mis en contact avec le besoin.

Sans ressources, sans amis, son ancien patron ne le regardant même plus lui-même, depuis que Paillasse s'était, selon sa propre expression, brisé le grand ressort.

Enfin, il en fut réduit à mendier. Chose triste à dire, c'est à peine si le pauvre garçon trouvait encore là de quoi se sustenter.

Beaucoup le repoussaient brutalement, en l'apostrophan indignement. On l'appelait misérable, porte-malheur, suppôt de Satan et autres épithètes plus outrageantes encore. Pis que cela, quelques-uns menaçaient de le frapper, voir même de le tuer, s'il revenait encore, par sa présence, attirer la malédiction sur leur maison. Même parmi les âmes charitables, combien qui, ne pouvant vaincre totalement cette répulsion, cette horreur, devrions-nous dire, qu'inspirait alors la vue d'un saltimbanque en disponibilité, ne lui faisaient la charité que par une sorte de crainte superstitieuse et se hâtaient de lui faire l'aumône pour éloigner promptement sa personne néfaste. Quant à un gîte, pour la nuit, il lui était à peu près impossible d'en découvrir : personne n'aurait voulu prendre la responsabilité de loger un danseur de corde, regardé, à ce moment-là, comme un être de mauvais augure et un *jettatore*, c'est-à-dire, un jeteur de sort dont les sortilèges sur la maison qui l'aurait logé, auraient pu rejallir, disait-on, sur les voisins.

Tels étaient encore les préjugés d'une partie des populations de l'Europe contre les bateleurs, au commencement de ce siècle, époque où se passe notre récit.

Heureusement, aujourd'hui, ces préventions sont évanouies, et partout maintenant l'on considère l'art du saltimbanque comme un métier parfaitement légitime.

Notre héros but donc le calice de l'épreuve jusqu'à la lie.

Ne pouvant que rarement obtenir un abri pour la nuit, il dormait, la plupart du temps, sous le rayonnement glacé des étoiles, car l'hiver était venu.

Exténué de fatigues, dormant très mal, mordu qu'il était par le frimas des nuits, n'osant, honteux de son délabrement, demander protection à l'autorité, évitant, la nuit, d'approcher des habitations où souvent il était signalé, sous peine de se faire enlever un morceau de ses loques ou de se faire tailler une bouchée dans ses maigres mollets par les chiens qu'on lançait sur lui, ne mangeant à peu près que du pain sec, et encore, pas toujours à sa faim, le malheureux Paillasse, maigre, pâle et défait, n'était plus qu'un spectre ambulant.

Des symptômes alarmants l'avertissaient qu'il allait bientôt tomber de misère, peut-être d'inanition, et mourir loin de tout secours, couché dans la neige, enseveli dans le froid linceul qui maintenant couvrait la terre.

Si encore il savait prier, ce serait une consolation, pensait notre pauvre bon Paillasse ; mais non, on ne lui avait seulement pas appris à faire le signe de la croix : on n'avait songé qu'à cultiver ses nerfs et exploiter ses muscles, et on avait totalement négligé son âme. On l'avait élevé comme un animal utile : il avait reçu l'éducation d'un chien

savant ou d'un cheval dressé en haute école de manège.

Ces amères réflexions ajoutaient à la tristesse de sa situation ; il remonta les vingt-et-un ans qu'il avait parcourus, déjà, de sa triste existence : son berceau sans baptême, presque sans innocence ; son enfance sans première communion, partant, sans bonheur ; sa jeunesse, sans prière comme aussi sans force et sans consolation ; enfin, jamais la moindre pratique religieuse, en un mot, toute sa vie loin de Dieu, et il allait mourir !

Ah ! s'il avait pu recommencer l'existence, comme il aurait vité jeté là anneaux, trapèzes et le reste, qui ne lui avait rapporté qu'heurts et malheurs, et se serait jeté obscurément dans un humble métier où il aurait eu le loisir et l'occasion de faire son éducation religieuse. Alors, oppressé par ces désolantes pensées, le cœur de Paillasse, ce pauvre cœur resté honnête et bon en dépit des orages de la vie et du milieu indifférent et même impie où vivait le pauvre Paillasse, ce cœur qui n'avait connu ni amour maternel, ni amitié, ce cœur épouvanté alors par l'isolement, accablé par les regrets, éclata dans la douleur, et l'infortuné Paillasse pleura amèrement.

Longtemps, il s'abîma dans son désespoir, assis sur une borne au bord du chemin, délaissé au milieu des ténèbres de la nuit. Autour de lui, la neige faisait rage et la bise, une bise glacée et saisissante, pénétrait brutalement à travers ses haillons et tordait ses moelles.

Cependant, le malheureux Paillasse restait là, hébété, comme inconscient de sa triste position, absorbé par sa douleur morale, en dépit du froid qui le tenaillait, de ses dents qui claquaient, dans cette nuit sibérienne aux reflets sinistres, lancés par le spectre menaçant de la neige.

Enfin, la froide température resta vainqueur et ses morsures rappelèrent ce martyr des préjugés à la réalité.

Il se leva péniblement, titubant sur ses faibles jambes ankylosées par le froid et, tout en essuyant ses larmes gelées sur ses joues haves, Paillasse se remit en marche, en exhalant un profond soupir.



(La fin au prochain numéro)

LE VIOLON ENCHANTÉ

IDYLLE RUSSE

Vlasin Doroskenko était un garçon doux et timide, qui baissait les yeux sous le regard des jeunes filles.

Était-ce sa pauvreté qui le rendait honteux ; était-ce parce que les jeunes filles s'écartaient sur son passage !...

Pourtant Vlasin était beau et robuste ; son visage était énergique et noble ; sa chevelure noire retombait en boucles sur ses épaules.

Peut-être dissimulait-il et se montrait-il si craintif pour mieux tromper son monde, et pour mieux entendre ce qui se disait autour de lui.

Ce qui le tourmentait par-dessous tout, c'était la haine toute particulière qui lui marquait Dalena, la fille du riche fermier Betzkor, qui répondait à son tendre sourire pour une moue dédaigneuse, cruelle même.

Il se cachait derrière les piliers de l'église et derrière les buissons pour la voir passer.

Un soir, le pauvre Vlasin traversait le village ; il aperçut dans l'ombre une forme humaine et entendit une voix qui psalmodiait une prière.

S'étant approché, il reconnut Abisch, sorte de sorcier, musicien à certaines heures, et tirant d'un vieux violon des sons étranges, voire même diaboliques. On avait pour lui le respect dû à tout chiro-mancien éprouvé.

— Qu'as-tu, lui demande Vlasin ?

— Ce que j'ai ? répliqua Abisch d'une voix plaintive ; hélas ! je n'ai rien... mais, comme tu le vois, je suis poursuivi, menacé par un chien qui me semble enragé.

Le sorcier était affectivement aux prises avec un chien, mais ce n'était pas un animal redoutable, car il n'était guère plus gros qu'un rat.

Vlasin l'en délivra sans peine et aussitôt, en reconnaissance de ce grand service, Abisch tira de son manteau un vieux violon, en disant : — Tu m'as sauvé la vie, prends cet instrument, et que l'amour te soit désormais propice.

— Je te remercie, dit le jeune homme mais je n'en sais point jouer.

— Ce violon joue de lui-même, répondit le vieillard.

Alors presque effrayé, moitié réjoui, Vlasin s'écria : Mais c'est donc un violon enchanté !

Le sorcier haussa les épaules et disparut en ricanant dans les hautes herbes de la steppe.

Sur quoi Vlasin, un peu sceptique, essaya l'instrument qui rendit aussitôt des sons tels que les oiseaux de la plaine vinrent l'écouter.

Pendant plusieurs jours il erra dans la steppe, et un soir, dans le vent qui passait, lui revint l'air oublié d'Hmelnitzki.

A cet appel, une vision parut ; mais ce n'était pas Russalka, car sa chevelure bouclée, coiffée d'une capuche blanche, n'était pas de couleur d'or.

Vlasin frémit ! C'était Dalena ! Dalena qui, pour donner une contenance à sa pudeur, effeuillait des fleurs les unes après les autres.

— C'est toi qui charmes ainsi les échos ? lui demanda-t-elle.

Vlasin, muettement, prit son violon et se mit en devoir d'en tirer une mélodie, mais les cordes rendirent des accords tellement ensorceleurs que Dalena le suivit et qu'enthousiasmée, elle porta sa main mignonne sur son bras et l'accompagna de sa voix douce comme une clochette argentine.

Depuis ce soir-là, ils se rencontrèrent tous les jours.

Vlasin devint hardi et fier, traversa le village sans baisser les yeux, suivi de toutes les jeunes filles, et l'on disait :

— Vlasin a donc un violon enchanté, pour que toutes les vierges en soient émerveillées.

Mais un beau dimanche, après la prière, les jeunes et les vieux complotèrent :

— Mettez en pièces le violon ! ... A l'eau, le sorcier ! s'écriaient-ils.

Les plus audacieux se ruèrent sur Vlasin mais, par sa puissance toute fascinatrice, le violon arrêta leur colère, si bien que tous, garçons et jeunes filles, se mirent à danser.

Cependant le vieux Betzkor se révolta contre l'accaparement de sa fille au moyen de ce violon.

Il appela le curé qui, écartant ses cheveux blancs, dit :

Je vois bien là-dessous un enchantement ; mais un enchantement que vous ne comprenez pas et qui ne saurait offenser Dieu en aucune façon.

— Que dois-je faire, alors ? dit le père de la jeune fille.

— Donnez-lui Dalena pour femme ; c'est tout.

Aujourd'hui, la fille de Betzkor est la femme de Vlasin, et lorsqu'ensemble ils traversent la steppe verte, lorsque le violon résonne et que leurs voix s'unissent pour célébrer le ciel bleu, il n'y a certes pas, de par le monde, de couples plus heureux.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Sauce de Chili.—Trente tomates mûres, pelées et hachées fin ; cinq gros oignons, hachés fin ; huit piments verts ; cinq cuillerées à soupe de sucre ; trois cuillerées à soupe de sel ; huit tasses de vinaigre. Faites bouillir tout ensemble pendant deux heures et demie, ensuite mettez en bouteilles.

Purée de tomates salées.—Ceci est une conserve d'hiver. On fait fondre ensemble les tomates et le sel dans la proportion d'une livre de sel pour quatre de fruit. On laisse bien égoutter, puis on passe au tamis et on fait jeter un bouillon complet en remuant sur le feu avec la spatule de bois.

On conserve en pots ou en tonnelets couverts d'un linge avec de la somure ou de la graisse de veau en couche épaisse. Tenir au frais.

Lorsqu'on emploiera cette tomate, on tiendra compte du sel qu'elle a absorbé et l'on n'assaisonnait pas si fortement que de coutume les mets dans lesquels elle entrera.